

La sollicitude a-t-elle un sexe? Enjeux du *care* et de la maternité

Le 28 mai 2014, dans le cadre de la Journée Internationale d'Action pour la Santé des Femmes, la Plate-forme pour promouvoir la Santé des Femmes² nous invitait à réfléchir et à débattre³ des enjeux du *care* sur la santé des femmes, de l'impact de l'assignation des femmes au rôle de principales pourvoyeuses de soins sur leur santé.

« Par exemple, la maternité est une expérience qui justifie bien souvent cette assignation, désengageant les hommes des tâches liées au soin des autres. Nous souhaitons interroger le Care en lien avec la maternité et en dehors de celle-ci, y compris le choix de ne pas devenir mère, et leur impact sur la santé des femmes. Le point de départ de nos interrogations est féministe et le processus que nous souhaitons mettre en place collaboratif, alliant nos réflexions à nos expériences professionnelles et personnelles, en vue de l'émergence d'un savoir et d'une intelligence engagées sur la matière. »⁴

Les différents thèmes d'ateliers proposés ont fait émerger les freins quant à l'émancipation des femmes en lien avec la prise en charge du *care* dans la société de manière globale, à partir de la maternité, première expression fondamentale de cette prise en charge.

Tentative de définition du care

Le *care* n'est pas facilement traduisible en français : "soin", "sollicitude", des points de vue de la société, de la famille, du corps. La définition proposée pour se mettre d'accord sur le concept débattu a été celle-ci : une activité générique visant à maintenir, perpétuer, réparer le monde, comme un soutien à la vie.

Le devenir mère : beaucoup d'attentes

- «
- On ne naît pas mère, on le devient
 - Mais je ne sais pas comment devenir mère !
 - Pour être une femme accomplie, il faut devenir mère ...
 - Mais comment accomplir quoi que ce soit, s'accomplir soi-même ?
 - Fais comme tu sens
 - Mais je ne sais pas ce que je sens !
 - Fais-toi du bien
 - Hein ? Pas envie, pas le temps. J'avais une vie avant ! Autour de moi la vie continue, pour lui la vie continue. Ah c'est sûr, on n'a pas reçu la même promotion, lui et moi ... Pour moi le temps s'est arrêté. J'ai oublié de me laver, j'ai oublié de manger.
 - Mais les autres, elles y arrivent, elles jonglent avec les enfants, l'école, les activités des enfants, faire le taxi pour ses enfants, les bobos des enfants, le boulot, les réunions, les horaires à respecter, les courses, les repas, le minimum de ménage à la maison si ce ne sont

¹ Chargée de projets au CEFA asbl

² <http://www.platформиefemmes.be/>

³ Durant une matinée de co-construction "La sollicitude a-t-elle un sexe ?" à Bruxelles

⁴ Extrait de la note d'intention introduisant le programme de la journée

- pas des travaux de rénovation ...
- Les autres ...
- Tu es aujourd'hui la femme la plus heureuse du monde, n'est-ce pas ?
- L'amour inconditionnel, vous savez ? Pas d'instinct, mais quelle rencontre ! Comme si je n'avais jamais été amoureuse avant, devant un alien de 3 kg. Entre la lune de miel et l'épuisement.
- Trop ...
- Pas assez
- Trop ...
- Pas assez
- Trop ...
- Pas assez
- Ressaisis-toi ! Tu dois aller bien pour ton bébé, pour ton homme
- Mais je n'en peux plus, moi, foutez-moi la paix !
- Rassure-toi, tout change, rien ne dure !
- Ouf
- Loin de nos maisons unifamiliales ... on dit qu'il faut tout un village pour élever un enfant. »⁵

Les femmes ne sont pas préparées à ce qui les attend, la société véhicule des images d'épinal autour de la maternité. Le sang, la sueur, la douleur... restent tabou, tout comme les suites de couches. Ce savoir là ne se transmet pas clairement : on n'en parle pas. Avoir un enfant, cela ne doit être avant tout que du bonheur et l'autre versant de la vie est ainsi occulté : il y a du plaisir et du bonheur dans ce soin là, à l'autre, mais il y a aussi du travail et de la souffrance. Lors de l'atelier, les femmes, migrantes pour la plupart, ont témoigné de l'isolement qui était le leur à ce moment-là dans la cellule unifamiliale : l'éloignement de la famille explique en partie que certaines d'entre elles étaient candidates à la dépression mais cela ne s'arrête pas à la sphère familiale ; elles sont interpellées de manière globale par le manque de prise en charge des mamans par l'entourage, le voisinage, tant au niveau des soins que des tâches ménagères au sortir de la clinique. En effet cette prise en charge est encore présente dans différentes cultures, portée par les femmes de la communauté évidemment : si la culture du *care* est sauvegardée d'une part, c'est sans remettre en cause les rôles sociaux d'autre part.

Au niveau social, la valorisation du travail rémunéré, de l'épanouissement lié aux activités dans la sphère publique, la frustration des mères, leur dévalorisation s'avèrent proportionnelles au fossé qui se creuse entre les pères, pour qui mariage et paternité stimulent la carrière professionnelle, et elles, pour qui c'est exactement l'inverse que l'on constate.⁶ La discontinuité de leur présence sur le marché du travail, qui ne tient pas compte dans ses contraintes, des cycles de vie humains, réduit leurs droits sociaux. Il y a donc un coût pour les femmes, non négligeable malgré les discours, contradictoires, sur le bonheur d'être mère, et active, tout l'intérêt pour le capitalisme de reproduire de la main d'œuvre d'une part et des consommateurs/trices de l'autre, et donc à conserver le clivage production-reproduction, au prix du bien-être.

La maternité, confondue avec les tâches de maternage que représentent les soins au bébé et à la petite enfance, soit la figure de la mère, est devenue le modèle de la sollicitude, du souci des autres, du soin. Sarah Blaffer Hrdy, anthropologue, fait la distinction en définissant le concept

⁵ Introduction théâtralisée de l'atelier proposé par le CEFA sur le post-partum, inspirée de la création théâtrale collective « *Le plus vieux métier du monde* », initiée par le CEFA en 2013

⁶ http://content.thirdway.org/publications/853/NEXT_-_Fatherhood_Motherhood.pdf

d'aloparentalité comme condition de survie pour l'être humain. « *Contrairement à ce que l'on croit généralement, et qui est véhiculé dans nos sociétés patriarcales, ce n'est pas le care exclusivement maternel qui est inscrit dans les gènes, mais la capacité de compréhension mutuelle et l'aloparentalité, ou l'éducation de l'enfant en communauté.* »⁷

Le capitalisme émotionnel ou quand l'expertise remplace la solidarité

Des métiers se développent de plus en plus pour remplacer les activités du *care* autrefois gratuites et partagées. Désormais le service rendu auparavant aujourd'hui se monnaie. Remplace-t-on la solidarité par la professionnalisation ? Qui dit professionnalisation dit compétences, connaissances de plus en plus poussées quant aux soins de santé possibles, expertises... mais aussi "rentrer sur le marché" et donc rentabiliser. Les professionnel.le.s de la santé connaissent aussi le *burn out* dans une société qui pousse à s'oublier, et ce sont le plus souvent les femmes qui continuent à prendre en charge les personnes les plus fragiles de la famille (malades, âgées, enfants).

Professionnalisé ou pas, le *care* reste néanmoins dévalorisé en tant que soin donné aux personnes, associé à la sphère privée, et les personnes qui l'exercent également : les femmes en tant que groupe identifié socio-culturellement comme praticien du *care* à domicile sont donc dévalorisées. Or, le soin à l'autre est une fonction essentielle dans la société qui n'aurait pu survivre sans cette solidarité. Et il s'agit d'une activité qui nécessite des compétences, or ces compétences ne sont pas valorisées économiquement comme un travail rémunéré si elles relèvent de la sphère privée. De même, dans la professionnalisation, il y a une échelle de valeurs entre les puéricultrices, les infirmières, les aides familiales,... et les médecins, pédiatres, psys, etc. qui sont davantage dans la science que dans le soin de manière directe.

Comment voulons-nous prendre en compte la vulnérabilité dans notre société ? Remettre l'humain au centre ? Par une revalorisation éthique du *care*⁸ ! Le soin à l'autre concerne le collectif et l'individuel, les sphères tant privée que publique : il s'agit bien d'une question⁹ politique et économique. Le néo-libéralisme nous laisse croire à l'illusion d'un individu libre, autonome, compétitif, comme si le système ne mettait pas en place des mécanismes invisibilisés, reposant lourdement sur d'autres individus de seconde zone, qui permettent à cet individu de se réaliser et de reproduire l'illusion qu'il ne dépend de personne.

La créativité et le care. Comment exercer une autre fécondité ?

Dans quelle mesure les femmes ont-elles l'autorisation d'exprimer leur créativité autrement que dans la maternité, sans être marginalisées ? Est-il possible d'accepter que des femmes n'aient pas cette "fibre maternelle", ni l'envie, ni "l'instinct" ?

L'hormone libérée pendant l'accouchement et la naissance, l'ocytocine, augmente également chez les papas pouponneurs dès l'arrivée du bébé¹⁰. Pourquoi dès lors continuer à prédisposer naturellement les femmes au soin aux autres, et à la maternité comme source ultime de réalisation de soi ? L'éducation différenciée entre filles et garçons crée le fossé en développant chez les filles le souci de l'autre et en ne préparant pas les garçons à s'en préoccuper.

⁷ Marie Bruyer, *Le Care : penser une nouvelle citoyenneté ?*, Barricade, 2013, p.6

⁸ Fabienne Brugère, *L'éthique du « Care »*, PUF, Que sais-je ?, 2011

⁹ Lire également l'analyse de Catherine Larielle, *L'éthique du care*, CEFA, 2014

¹⁰ Ruth Feldman, professeur de psychologie à l'Université Bar-Ilan en Israël a réalisé avec son équipe une étude en 2010 dont les résultats apparaissent entre autres dans la publication suivante :

<http://www.biologicalpsychiatryjournal.com/article/S0006-3223%2812%2900544-6/abstract>

S'organiser dans un métier créatif par exemple pose la question du temps, de l'espace... Pour les femmes, la créativité s'envisage généralement après les activités quotidiennes et demande un effort supplémentaire pour concilier le tout.

Quelle répartition des tâches ? Les hommes peuvent apprendre, c'est une question d'éducation. Le soin à l'autre n'est pas inné mais reste, pour les femmes, la culpabilité à "lâcher" cette responsabilité-là. Tout est organisé autour de l'attente vis-à-vis d'elles qu'elles s'occupent d'autrui avant de s'occuper d'elles-mêmes malgré l'individualisme prégnant qu'elles contrebalanceraient en quelque sorte en faisant le grand écart. Aux femmes la reproduction, aux hommes la production. Après le devoir rempli, reste-t-il une place à soi ? Une chambre à soi, non pas pour dormir mais pour créer, comme le préconisait Virginia Woolf¹¹.

Quelle permission se donne-t-on pour "lâcher prise" du *care* ?

La maladie, l'âge, la perte d'emploi, autant de ruptures qui apparaissent comme des moments de prise de conscience, de réflexion, pour faire bouger les choses (ou pas...). Le *care* se gère entre proches. Comment les femmes elles-mêmes justifient-elles la charge du *care* qu'elles gardent ? Pour quelles raisons ?

L'oubli de soi et le soin à l'autre sont enseignés aux femmes comme une façon d'être reconnues, par la société, par leur éducation judéo-chrétienne à laquelle on n'échappe pas, par elles-mêmes. Certaines femmes y trouvent donc la reconnaissance, leur raison de vivre : « j'existe parce que je m'occupe de l'autre ».

C'est pourtant ce qui les épuise. Quelles stratégies peuvent aider les femmes à lâcher prise ? Certaines circonstances extérieures amènent parfois à lâcher prise lorsqu'elles sont à bout. Alors elles s'autorisent enfin à vivre autre chose, pour soi...

Le poids de ce rôle dévolu aux femmes peut leur rendre ainsi difficile la réorganisation de leur vie lors du départ des enfants par exemple. Parfois, c'est un choc dont il est difficile de se relever, parfois aussi un déclic... vers une autre créativité !

« Il faut refuser le discours sur la "moralité des femmes" et commencer à parler d'une éthique du care qui concernerait l'ensemble des citoyens et inclurait les valeurs traditionnellement associées aux femmes, sinon c'est le modèle de la complémentarité des rôles traditionnels qui se perpétue. Il s'agit de sortir des identités assignées qui expliquent et justifient des inégalités sociales. »¹²

¹¹ Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, 10/18, 2001, publié la 1^o fois en 1929

¹² Marie Bruyer, op. cit., p.4